

**François de La Guérinière,  
"... le vrai, le simple et l'utile"  
Marion Scali  
Editions Belin**

**Extrait du livre**

Si l'on en croit ce qu'écrira au siècle suivant le comte d'Aure (1799-1863), le but de La Guérinière en écrivant « Ecole de cavalerie » est quelque peu « politique » : l'équitation qui avait prévalu jusque-là, une équitation de cour, de carrousel, de tournoi, était en passe de laisser la place à une équitation militaire, utilitaire, et à la chasse, nouveau plaisir des grands, deux équitations qui ne pouvaient qu'entrer en conflit.

La Guérinière tente donc, en visionnaire, de « régulariser » les choses, de simplifier et de fixer des bases communes à tous les usages équestres. À l'appui de cette thèse, le terme même de « cavalerie » dans le titre, qui sonne quelque peu militaire. Et, dans sa dédicace au prince de Lorraine, grand Ecuyer de France et Lieutenant général des armées du roi, La Guérinière évoque les gentilshommes qui « font leurs exercices », autre terme familier aux officiers. Et l'écuyer-écrivain a sans doute aussi pesé ses mots lorsqu'il évoque, dans cette même dédicace, « l'art de la cavalerie »... La Guérinière possédait les arcanes des us et coutumes de la noblesse d'alors.

Mais dès le titre trouvé et la dédicace rédigée, il gomme tout méandre, toute « langue de bois ». Pour définir la plus simple des équitations. Une équitation comme épurée, dans laquelle le cavalier n'agit que par des actions « basiques » - une main indique, l'autre soutient ; les jambes interviennent à peine ; le dos du cavalier tient celui du cheval... Une simplicité lumineuse, qu'on a du mal aujourd'hui à saisir d'emblée, tant les principes se sont depuis sophistiqués, compliqués. Il ne faut donc pas s'étonner si La Guérinière donne peu d'indications sur les aides à utiliser pour réaliser tel ou tel mouvement. Sans doute l'écuyer pensait-il que cette part-là ne pouvait s'enseigner qu'au manège - et aussi, les « bases » étaient-elles acquises dès le plus jeune âge, pour de strictes raisons utilitaires.

Mais simplicité ne veut pas dire simplisme. Plus on lit le livre de La Guérinière, plus les nuances se dessinent, plus la profondeur de la pratique affleure. Notamment sa vision des chevaux : il fallait être un bel esprit pour oser, au XVIIIe siècle, « individualiser » les chevaux, et énoncer que tous ne peuvent être soumis au même travail ; écrire que l'exigence du cavalier doit être basée sur les moyens et les forces de chacun...

L'écriture de La Guérinière illustre à merveille ce concept de Boileau : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, et les mots pour le dire en viennent aisément. » La Guérinière écrit le plus beau français qui soit, une langue du XVIII<sup>e</sup> siècle admirable. Précise, légère, harmonieuse.

La construction du livre, le développement des principes, les définitions sont d'une clarté impressionnante. Et « piégeante », car devant tant de facilité livresque, le lecteur peut croire que ce que La Guérinière préconise se pratique aussi aisément qu'il le décrit...

L'auteur-écuyer construit ses phrases avec la force de conviction et le calme enthousiasme de ceux qui savent être dans le vrai. Si l'écriture fait l'homme, nul doute que La Guérinière savait charmer, et, bon cavalier, il n'en était pas moins poète. Un exemple : « Il faut aimer les Chevaux, être vigoureux et hardi, et avoir beaucoup de patience. Ce sont là les principales qualités qui font le véritable Homme de Cheval. » Un style rythmé, comme un pas d'école !

Sur cet amour du Cheval, l'écuyer résume d'une phrase la place qu'il occupe dans le siècle : « Il y a peu de personnes qui n'aiment les Chevaux : il semble que cette inclination soit fondée sur la reconnaissance que nous devons à un animal dont nous tirons tant de services ; et s'il se trouve quelqu'un qui pense autrement, il est puni de son indifférence par les accidents auxquels il s'expose ou par la privation du secours qu'il espérait tirer du Cheval. »

Le style du livre reflète bien sûr le contexte dans lequel il est écrit. A l'époque, l'enseignement de l'équitation relève de l'initiation : celui qui sait transmet à celui qui ne sait pas. Tout en transgressant cet état de fait - en écrivant, il permet à tous de « savoir » - son écriture traduit quand même cette initiation : chaque lecteur a l'impression que c'est à lui seul que La Guérinière s'adresse, le ton est celui de la confiance. « J'ai cherché à dévoiler des mystères qui semblaient n'être réservés que pour un petit nombre de personnes ; comme si la vérité ne devait pas se répandre universellement. »

Bien de son temps, La Guérinière ne fait pas du passé table rase. Il innove, certes, mais s'appuie sur les anciens. Il cite ses principaux inspirateurs, « Messieurs du Plessis (1620-1696, maître de Louis XIV) et de la Vallée » qui n'ont pas laissé d'écrits, et deux auteurs, dont les ouvrages « sont estimés », Monsieur de la Broue, lui-même élève de l'illustre Jean-Baptiste Pignatelli (ou Pignatelli), et Monsieur le Duc de Newcastle, seigneur anglais, « le plus savant homme de cheval de son temps. » Mais La Guérinière prévient, dès le premier chapitre, de son ambition de clarification, car « leurs ouvrages sont des trésors infructueux... par le peu d'ordre qui y règne ».

De quoi se compose « Ecole de cavalerie », dans son édition de 1733, dont le sous-titre précise : « contenant la connaissance, l'instruction et la conservation du cheval, avec figures en taille-douce » ? La Guérinière, dans la préface, note qu'il s'agit « seulement » « de rassembler et de mettre dans un ordre méthodique les principes qui peuvent faciliter aux amateurs de la cavalerie la connaissance de tout ce qui y a du rapport. »

Au passage, l'écuyer dresse un bilan peu réjouissant de la situation équestre de son temps : « Il faut l'avouer à notre honte : l'amour du vrai beau de cet exercice s'est bien ralenti de nos

jours ; on se contente présentement d'une exécution un peu trop négligée, au lieu qu'autrefois on recherchait les beaux airs, qui faisaient l'ornement de nos manèges et le brillant des revues, des pompes et des parades. » La nostalgie fut toujours ce qu'elle est !

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la connaissance du cheval et de tout ce qui le concerne, « le nom et la situation des parties extérieures du cheval avec leurs beautés et leurs défauts, l'âge, la différence des poils, des chevaux de différents pays, de l'embouchure et de la selle » .

La deuxième aborde le dressage « soit pour le manège soit pour la guerre, la chasse ou pour le carrosse ». La Guérinière décrit méthodiquement assouplissements, allures et figures, dont tous les airs relevés. Certains de ces airs aux noms très évocateurs avaient déjà disparu de son temps : la « croix à courbettes » (succession de courbettes dans les quatre directions du manège), et la « sarabande à courbettes » dans laquelle le cheval effectue « deux sauts en avant, deux en arrière, deux sur les côtés ».

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée au traitement des maladies. La Guérinière avertit dans la préface qu'il n'a « contribué en rien » à ces derniers chapitres, pour lesquels il a fait appel à « un médecin de la faculté qui a bien voulu employer ses soins et ses talents ».

Seule la deuxième partie de « Ecole de cavalerie » peut encore concerner le cavalier moderne. Celles qui traitent du harnachement, de la médecine vétérinaire, des tournois, carrousels et jeux de bagues n'ont pour nous qu'un intérêt historique, et ne peuvent être lus que par curiosité. Mais la composition même du livre donne le « message » toujours actuel de La Guérinière : on ne peut pas être écuyer sans être homme de cheval. Il présente donc tous les éléments en sa possession pour comprendre, éduquer, soigner le Cheval.

Dans la deuxième partie de « Ecole de cavalerie », en bon rationaliste, l'écuyer commence par recommander de connaître son sujet d'étude, le « naturel du cheval », insistant sur le fait que les défenses de chevaux ne viennent pas toujours « de la nature ». « On leur demande souvent des choses dont ils ne sont pas capables en les voulant trop presser et les rendre trop savants. » Le lecteur appréciera la modernité de tels propos.

« Le manque de bonne volonté dans les Chevaux procède ordinairement de deux causes : ou ce sont des défauts extérieurs, ou s'en sont d'intérieurs. Par défauts extérieurs, on doit entendre la faiblesse des membres, soit naturelle, soit accidentelle, qui se rencontre aux reins, aux hanches, aux jarrets, aux jambes, aux pieds, ou à la vue (...) Les défauts intérieurs qui forment précisément le caractère d'un Cheval sont : la timidité, la lâcheté, la paresse, l'impatience, la colère, la malice, auxquels on peut ajouter la mauvaise habitude. »

« Une autre raison fait encore naître ces défauts : on les monte trop jeunes, et comme le travail qu'on leur demande est au-dessus de leur force et qu'ils ne sont pas encore formés pour résister à la sujétion qu'ils doivent souffrir avant d'être dressés, on leur force les reins, on affaiblit les jarrets, et on les gâte pour toujours. Le véritable âge pour dresser un Cheval est, six, sept ou huit ans suivant le climat où il est né. »

La Guérinière instaure deux principes fondamentaux : « Le but du dressage est l'amélioration des allures naturelles du cheval. » Il précise également : « La théorie nous enseigne à travailler sur de bons principes, et ces principes, au lieu de s'opposer à la nature, doivent servir à la perfectionner par le secours de l'art. » En d'autres termes, le dresseur doit intervenir sur la locomotion du cheval, tout en respectant son inné locomoteur, d'où l'immense difficulté du dressage. En même temps, ce dressage doit suivre une logique, une progression rigoureuse.

### **Le cavalier et ses aides**

La Guérinière décrit précisément la position que doit acquérir le cavalier et les différentes aides dont il dispose - il évoque la « posture » et parle de « cette belle assiette qui charme les yeux » - et qu'on acquiert en trottant assis sans étriers... « La grâce est un si grand ornement pour un Cavalier, et en même temps un si grand acheminement à la science, que tous ceux qui veulent devenir Hommes de Cheval, doivent, avant toutes choses, employer le temps nécessaire pour acquérir cette qualité. J'entends par grâce un air d'aisance et de liberté qu'il faut conserver dans une posture droite et libre, soit pour se tenir et s'affermir à Cheval quand il le faut, soit pour se relâcher à propos, en gardant autant qu'on le peut, dans tous les mouvements que fait un Cheval, ce juste équilibre qui dépend du contrepoids du corps bien observé, et que les mouvements du Cavalier soient si subtils, qu'ils servent plus à embellir son assiette qu'à paraître aider son Cheval. »

Point de « jarrets de fer », les jambes tombent naturellement et l'éperon est utilisé le moins possible, car « rien ne désespère ni n'avilit plus un Cheval que les éperons trop souvent et mal à propos appliqués ».

Le cavalier doit utiliser « une force liante qui conserve l'aisance, l'équilibre et la grâce. » Il est assis sur ses fesses et non plus à califourchon, la main doit être « légère, douce et ferme ». Avoir la main fixe « est un des plus grands défauts qu'on puisse avoir à cheval ». La Guérinière voit dans les jambes cinq aides différentes, « c'est-à-dire cinq mouvements, celui des cuisses, celui des jarrets, celui des gras des jambes (les mollets nda), celui du pincer délicat de l'éperon et celui que l'on fait en pesant sur les étriers. » Dans quel manuel contemporain les choses sont-elles dites aussi clairement ?

La Guérinière se fait sévère : « Je nie toute utilité au mors, aux éperons et aux lanières, il n'y a rien hors les ressources du cavalier (...) On doit aider et châtier sans faire de grands mouvements ; mais il faut beaucoup de subtilité et de diligence ; c'est dans le temps que la faute est commise qu'il faut employer les châtiments, autrement ils seraient plus dangereux, qu'utiles ; surtout il ne faut jamais châtier un Cheval par humeur et en colère, mais toujours de sang froid ; enfin on peut dire que le ménagement des aides et des châtiments est une des plus belles parties de l'Homme de Cheval. »

Très en avance sur son temps, La Guérinière explique que le dressage du cheval en appelle à trois des « cinq sens de la nature, dont tous les Animaux sont doués, aussi bien comme l'Homme », la vue, l'ouïe et le toucher. « On dresse un Cheval sur le sens de la vue, lorsqu'on lui apprend à approcher des objets qui peuvent lui faire ombrage. » « On le dresse sur le sens de l'ouïe, lorsqu'on l'accoutume au bruit des armes, des tambours et des autres rumeurs guerrières ; lorsqu'on le rend attentif et obéissant à l'appel de la langue, au sifflement de la gaule, et quelquefois au son doux de la voix qu'un Cavalier emploie pour les caresses, ou à un ton plus rude dont on se sert pour les menaces. » « Mais le sens du toucher est le plus nécessaire parce que c'est par celui-là qu'on apprend à un Cheval à obéir au moindre mouvement de la main et des jambes, en lui donnant de la sensibilité à la bouche et aux côtés. »